

S’AFFRANCHIR DE L’ŒIL DU MAÎTRE

L’héritage des *Fables choisies, mises en vers* dans *The Grumbling Hive : or Knives turn’d Honest* de Bernard Mandeville

Dans la longue et sinueuse marche qui de l’aube renaissante allait mener aux Lumières du XVIII^e siècle, les *Fables choisies, mises en vers* occupent une place de choix. Que La Fontaine soit un précurseur des Philosophes, certains critiques ont pu l’affirmer par le passé¹. Mais oserait-on proposer une quelconque parenté avec certains des esprits les plus provocateurs, aujourd’hui encore controversés, qui ont suscité l’émoi du public en ce siècle de l’esprit critique ? Le « docteur Mandeville » n’est certes pas Sade, mais l’on serait peut-être un peu gêné d’admettre que l’œuvre de La Fontaine ait quelque rapport avec celle d’un auteur aussi diabolisé au cours de l’histoire. Cependant, une première démonstration de la solidité de cette relation sous-estimée entre ce poète tant admiré et ce polygraphe si souvent abhorré vient d’être proposée par Sylvie Kleiman-Lafon (« Bernard Mandeville, traducteur de La Fontaine », p. 17-27). Le présent article tâchera quant à lui d’apporter une perspective complémentaire à cette étude de la traduction anglaise des *Fables* par l’analyse des rapports entre l’œuvre la plus célèbre de La Fontaine et

*The Fable of the Bees*². Plus précisément, notre étude portera sur la fable proprement dite, à savoir *The Grumbling Hive : or Knaves turn’d*

-
1. Voir par exemple Jürgen Grimm, « “Et la terre chemine”. La Fontaine précurseur des Lumières », *Le dire sans dire et le dit, Études lafontainiennes II*, Paris, Seattle, Tübingen, Papers on French seventeenth century literature, « Biblio 17 », 1996, p. 165-180.
 2. Considéré comme l’un des textes fondateurs de la philosophie politique et économique moderne, cet ouvrage est indéniablement le texte le plus célèbre et le plus discuté de Mandeville : on rappelle souvent qu’il valut en son temps à son auteur le surnom un peu facile de « Man-devil ». Dans cet article, seuls les titres sont donnés dans la langue originale. Pour les citations issues de *The Fable of the Bees*, nous utilisons dans le corps de l’étude la traduction de l’édition de Lucien et Paulette Carrive (Bernard Mandeville, *La Fable des abeilles ; suivie de Essai sur la charité et les écoles de charité ; et de Défense du livre*, éd. et trad. Lucien et Paulette Carrive, Paris, J. Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1998). Le texte d’origine figure dans les notes d’après la sixième édition du vivant de l’auteur : *id.*, *The Fable of the Bees, or Private Vices, Publick Benefits, [...] to which is added A vindication of the book from the aspersions contain’d in a presentment of the grand-jury of Middlesex, and an abusive letter to Lord C.*, London, J. Tonson, 1732. Pour *The Grumbling Hive*, la « fable des abeilles » au sens strict, nous n’indiquons que la pagination des citations originales issues de cette dernière édition.

Honest (« La ruche mécontente, ou les coquins devenus honnêtes gens »).

L'organisation interne de *The Fable of the Bees* ne fut définitive qu'en 1732, le livre s'étoffant au fil des publications pour devenir un recueil de textes moraux et politiques de formes diverses. Cinq étapes ont été nécessaires pour aboutir à l'ouvrage complet. En 1705, un an seulement après la publication de ses dernières traductions libres de La Fontaine³, le poème *The Grumbling Hive*, sans préface ni nom d'auteur, est publié sous forme de brochure⁴. Malgré la relative précocité de ces publications en langue anglaise⁵, il faut pourtant attendre 1714 pour qu'un ouvrage nommé *The Fable of the Bees* soit imprimé. Sous ce titre, on retrouve dans cet ordre : *The Grumbling Hive*, « An Enquiry into the origin moral virtue » et vingt remarques classées de A à T consacrées aux passages controversés ou obscurs du poème. En 1723, un index et deux essais viennent compléter le recueil : *An Essay on Charity and Charity-Schools* et *A Search into the Nature of Society*. Ce n'est qu'à partir de cette publication, grâce au scandale suscité par le premier des deux textes ajoutés, que *The Fable of the Bees* devient célèbre et donne naissance à une « querelle sur le luxe » peu à peu diffusée à travers toute l'Europe⁶. Il ajoute à cette édition *A Vindication of the Book, from the Aspersions Contain'd in a Presentment of the Grand Jury of Middlesex and an abusive letter to Lord C*. En 1729, une deuxième partie complète l'ouvrage grâce à l'insertion de six dialogues. Enfin, l'ouvrage connaît sa forme définitive en 1732 avec l'ajout au sein de la deuxième partie de quatre dialogues intitulés *An Enquiry into the Origin of Honour, and The Usefulness of Christianity in War*. L'objet principal de cette étude, *The Grumbling Hive*, est donc à la fois l'une des parties les plus brèves de *The Fable of the Bees*, mais aussi la matrice de l'ensemble de l'ouvrage, comme l'atteste le titre donné au recueil.

Il y a bientôt un siècle que l'influence décisive des moralistes français sur Mandeville, déjà suggérée par Adam Smith dans *The Theory of Moral Sentiments*, a été étudiée par le critique

anglais Frederick Benjamin Kaye, en particulier dans son édition critique de *The Fable of the Bees*⁷. En France, depuis l'étude pionnière de Louis Dumont sur la formation de l'idéologie économique⁸, plusieurs travaux d'histoire des idées politiques ont donné une image plus précise du terreau culturel qui a permis l'épanouissement de l'ouvrage le plus célèbre de Mandeville⁹. Pourtant, à notre connaissance, les rapports entre La Fontaine et cet auteur ont souvent été négligés, quand ils n'ont pas été tout simplement ignorés¹⁰. Certes, les commentateurs

3. Mandeville publie d'abord, sous couvert d'anonymat, *Some fables after the easie and familiar method of Monsieur de La Fontaine en 1703*, soit un an avant *Æsop dress'd or a collection of fables writ in familiar verse* et la traduction du premier chant de *Typhon ou La Gigantomachie*, poème burlesque de Paul Scarron.
4. Cette proximité chronologique est déjà un indice d'une certaine continuité entre le travail de traduction des *Fables* de La Fontaine et ses écrits politiques.
5. Mandeville, né en 1670 à Rotterdam, ne se serait installé à Londres que dans les années 1690.
6. Sur le rôle joué par *The Fable of the Bees* dans la diffusion de la querelle du luxe en France, voir par exemple : Simone Meyssonier, *La Balance et l'Horloge. La genèse de la pensée libérale en France au XVIII^e siècle*, Montreuil, Éditions de la Passion, 1989, p. 71-95.
7. B. Mandeville, *The Fables of the bees, or Private vices, publick benefits*, éd. F. B. Kaye, Oxford, the Clarendon press, 1924, 2 vol.
8. Louis Dumont, *Homo æqualis I, Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1976.
9. Pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus connus de l'historiographie française : Paulette Carrive, *Bernard Mandeville : passions, vices, vertus*, Paris, Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1980 ; Pierre Force, *Self-interest before Adam Smith. A genealogy of economic science*, Cambridge, Cambridge University Press, « Ideas in context », 2003 ; Claude Gautier, *L'invention de la société civile : lectures anglo-écossaises, Mandeville, Smith, Ferguson*, Paris, Presses universitaires de France, « Recherches politiques », 1993 ; Jean Lafond, « De la morale à l'économie politique, ou de La Rochefoucauld et des moralistes jansénistes à Adam Smith par Malebranche et Mandeville », dans Pierre Force et David Morgan (dir.), collab. Vincent Desroches, *De la morale à l'économie politique. Dialogue franco-américain sur les moralistes français. Actes du colloque de Columbia (New-York), 14, 15 et 16 octobre 1994*, Pau, « Publications de l'université de Pau », 1996, p. 187-196 ; Jean-Claude Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, « Civilisations et sociétés », 1992, en particulier les p. 333-354.

et critiques ont parfois fait état de la traduction des *Fables* peu avant la publication de *The Grumbling Hive*, mais peu d'entre eux ont osé ou désiré s'aventurer au-delà de ce simple constat. Seules les pistes suggérées par l'introduction d'*Æsop dress'd* dans l'édition de John S. Shea¹¹, exploitées rapidement par Paulette Carrive dans sa thèse¹², manifestaient alors un relatif intérêt pour la question.

Il faut bien admettre que si l'on se place du point de vue de ces chercheurs, c'est-à-dire sur le terrain de l'histoire de la pensée et des idées, il est assez malaisé de déceler des indices probants d'une influence de La Fontaine, dans la mesure où les thèmes dont use le fabuliste français, les moralités qu'il suggère ou interroge dans ses *Fables* et plus généralement ce qui relève de l'*inventio* sont souvent hérités du corpus ésope, de Phèdre ou de Pilpay, contrairement, semble-t-il, à *The Grumbling Hive*¹³. L'étude peut paraître d'autant plus épineuse que, d'une part, les deux auteurs ont choisi un genre qui suggère *a priori* un cadre anthropologique (par l'analogie qu'il présuppose entre l'homme et l'animal), et, d'autre part, par le fait que nos deux fabulistes ont des goûts ou des modèles en commun qui imprègnent l'une et l'autre œuvre. Ainsi, comme son prédécesseur, Mandeville pratiquait les Anciens : le polémiste cite de nombreux auteurs familiers au fabuliste français comme Ovide, Cicéron et Virgile dans *The Fable of the Bees*. On sait aussi l'importance qu'a eue pour lui Montaigne¹⁴ et, selon toute vraisemblance, pour l'auteur des *Fables* également¹⁵. Mais, en dépit de leur différence de foi, c'est aussi du côté de la sensibilité religieuse ou, tout du moins, d'un certain héritage théologique que les deux hommes se rejoignent. La Fontaine, passé brièvement par l'Oratoire, mais dont les convictions religieuses demeurent teintées de mystère, s'attira la bienveillance, voire l'amitié des Solitaires grâce à l'intermédiaire du comte de Brienne, dont la marraine n'était autre que la protectrice de Port-Royal des Champs, la duchesse de Longueville. Ce rapprochement, concrétisé par des liens de sociabilité plutôt étroits, fut-il seulement de circonstance ? Le *Poème de la Captivité de saint Malc*, la participation au *Recueil*

de poésies chrétiennes et diverses, dont Pierre Nicole rédigea la préface, les satires contre les Jésuites¹⁶ et plus largement l'écriture de vers religieux jusqu'à la fin de sa vie laissent penser qu'il n'y avait sans doute pas une incompatibilité d'esprit entre La Fontaine et Port-Royal et qu'une certaine

-
10. C'est le cas, étonnamment, dans l'article de Jean Lafond (voir n. 9), à qui l'on ne pouvait reprocher de méconnaître La Fontaine.
 11. Bernard Mandeville, *Æsop dress'd, or a collection of fables writ in familiar verse*, London, R. Wellington, 1704 ; éd. J. S. Shea, Los Angeles, William Andrews Clark Memorial Library, University of California, 1966, p. I-XI.
 12. Paulette Carrive, « La philosophie des passions chez Bernard Mandeville », Lille, Atelier national de reproduction des thèses, Université Lille III, 1983, vol. 1, p. 14-18.
 13. Mandeville n'emploie pas cette expression de « fable nouvelle ». Elle aurait sa légitimité puisque le polémiste ne se réfère explicitement à aucun modèle existant. Néanmoins, nous pourrions relativiser l'originalité du « corps » de cet apologue en montrant que celui-ci a pu tirer sa structure d'une réécriture de la fable « Les Grenouilles qui demandent un roi » (III, 4), que le médecin londonien avait traduite dès 1703 : dans les deux récits, l'intrigue est rythmée par le changement d'état – politique chez La Fontaine et morale chez Mandeville – décidé par Jupiter à la suite de la plainte du peuple. De même, l'alternative de *The Grumbling Hive* entre une abondance fondée sur le vice et une pauvreté vertueuse rappelle lointainement le choix entre une confortable servitude et une liberté nécessaire dans « Le Loup et le Chien » (I, 5).
 14. Dès le début de la préface, Mandeville rappelle l'opinion des Messieurs de Port-Royal au sujet de Montaigne et dit son espoir d'être un jour l'égal de ce dernier : « On a dit de Montaigne qu'il était assez au courant des défauts de l'humanité, mais qu'il ne connaissait pas la perfection de la nature humaine. Si c'est tout le mal qu'on dit de moi, je me trouverai bien traité. » (« *Twas said of Montaigne, that he was pretty well vers'd in the Defects of Man-kind, but unacquainted with the Excellencies of human Nature : If I fare no worse, I shall think my self well used.* », p. v-vi).
 15. Même si Montaigne n'est cité qu'une fois dans l'œuvre de La Fontaine, au détour d'une lettre au Prince de Conti (« Sans m'arrêter à aucun arrangement, non plus que faisait Montagne, je passe de l'hôtel de Conti aux affaires de delà les monts... » (« À son Altesse sérénissime Monseigneur le Prince de Conti », lettre du 18 août 1689, *Œuvres complètes*, II, éd. Pierre Clarac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 707)), une certaine communauté de pensée entre les deux auteurs a pu être démontrée par le passé : voir Bernard Beugnot, « La Fontaine et Montaigne : essai de bilan », *Études françaises*, I, n° 3, octobre 1965, p. 43-65.
 16. Voir « Ballade sur Escobar » et « Stances sur le même », dans La Fontaine, O. C., II, éd. cit., p. 587-589.

communauté de vues les liait. Parsemée d'emprunts à Pierre Bayle, l'œuvre politique et morale de Mandeville, quant à elle, témoigne encore plus nettement de cette contiguïté d'esprit avec les deux congrégations religieuses dont a pu être proche le fabuliste français. Si aucun document n'indique d'échanges entre celles-ci et le médecin protestant, ce dernier façonne sa pensée par la lecture attentive de Pierre Nicole et de La Rochefoucauld du côté de Port-Royal, et de Jacques Esprit du côté de l'Oratoire. Le rigorisme moral que l'on prête à Mandeville pouvait trouver chez ces auteurs des fondements solides : pour le moins, ce dernier leur doit indéniablement cette fameuse conviction de la « fausseté des vertus humaines¹⁷ ». Cette culture littéraire et philosophique en grande partie commune rapproche nos deux auteurs. Aussi dilue-t-elle sans doute l'influence que l'on peut attribuer à La Fontaine sur la pensée de Mandeville. On ne s'étonnera donc pas que certains vers permettent de repérer, non pas nécessairement des réminiscences lafontainiennes, mais au moins de nettes convergences anthropologiques, que l'on peut relever sans les ériger en preuve d'une influence au mieux diffuse et partagée¹⁸. Le peu d'attention portée jusqu'à maintenant au modèle lafontainien par les historiens des idées ou les philosophes¹⁹ pourrait cependant induire le lecteur moderne en erreur. Ceux-ci, particulièrement en France, semblent avoir été bien moins attentifs à la forme qu'aux idées défendues dans l'ouvrage de Mandeville²⁰. Pourtant, si l'originalité de La Fontaine a d'abord été reconnue pour les qualités formelles de son écriture, la dimension poétique devrait être le point de départ le plus prudent d'une enquête sur les rapports entre les deux fabulistes.

Que reste-t-il finalement du modèle lafontainien de la fable dans *The Grumbling Hive* ? Le silence du polémiste à l'égard des *Fables* dans l'œuvre la plus célèbre de Mandeville doit-il être interprété comme une rupture de ce dernier avec cet auteur qu'il a pourtant traduit peu de temps avant la publication de son propre apologue ? Notre hypothèse est que, tout en ayant cherché d'abord à imiter la finesse de l'écriture de La Fontaine, l'auteur de *The Fable of the Bees* s'en

est partiellement émancipé à la fois par restriction et par extension. Nous verrons d'abord qu'en limitant la poétique de la connivence, Mandeville ne retient de la « méthode de La Fontaine » que le noyau de la « familiarité », amplifie l'apologue traditionnel, développe et varie l'expression de son « âme » hors de son lieu pour donner *in fine* une dimension nettement didactique à ce genre. Néanmoins, nous tâcherons ensuite de montrer que cette amplification de la fable, que le poète français avait déjà expérimentée, est favorisée chez Mandeville par son discours économique : malgré une anthropologie largement commune à l'auteur des *Fables*, c'est un bouleversement optique de l'apologue auquel le lecteur assiste par le souci nouveau qu'a le médecin londonien de la « population ».

-
17. P. Carrive a montré dans sa thèse que les convictions religieuses de Mandeville, éduqué dans un milieu calviniste hollandais, étaient éloignées de l'image d'auteur déiste ou athée que ses adversaires ont tenté de transmettre au public dans le contexte, très propice aux controverses religieuses, de l'Angleterre du XVIII^e siècle. Voir P. Carrive, « La philosophie des passions... », *op. cit.*, vol. II, chap. VI « La Religion et l'Éthique », p. 709-724.
 18. Lorsque l'on se reporte à l'une des éditions scientifiques de référence de *The Fables of the Bees*, l'éditeur Frederick Benjamin Kaye est particulièrement prudent sur ce point, préférant parfois parler d'« anticipation » plutôt que de « source » (B. Mandeville, *The Fable of the Bees...*, éd. F. B. Kaye, éd. cit., p. 26). F. B. Kaye annote *The Grumbling Hive* avec parcimonie et donne assez peu de références puisqu'il cite seulement Butler, Locke et Cicéron. À notre connaissance, le nom de La Fontaine n'apparaît en note qu'à deux reprises dans *The Fable of the Bees*, plus précisément dans la remarque P où Kaye cite la fable « Le Loup et l'Agneau » (I, 10) et le « Discours à Madame de la Sablière ».
 19. En France, seuls des philosophes ont édité *The Fable of the Bees* ou *The Grumbling Hive* : Paulette Carrive, François Dagognet et Dany-Robert Dufour.
 20. Et cette tendance n'est pas propre à la France puisque Philip Harth regrettait déjà ce biais il y a un demi-siècle : « No historian of that literature would exclude Mandeville's book from his account, and every student of the period is expected to be acquainted with the Fable. Yet it is seldom considered as literature. Instead, it is consigned the ancillary role of those books by philosophers and theologians which are studied as part of the "intellectual background" of eighteenth-century literature. Its proper place, apparently, is not with *The Drapier's Letters and the Rambler*, but with *The Wealth of Nations and the Characteristics*. » (Philip Harth, « The satiric purpose of *The Fable of the Bees* », *Eighteenth-Century Studies*, vol. II, no 4, 1969, p. 321).

Mandeville et la « méthode de Monsieur de La Fontaine »

De la publication de *Some Fables after the Easie and Familiar Method of Monsieur de La Fontaine* à celle de *The Grumbling Hive*, une nouvelle figure d'auteur s'affirme dans les œuvres de Mandeville à mesure du progressif effacement du nom du fabuliste français²¹. Entre l'impression d'ingratitude et l'apparence d'une émancipation, nous sommes alors en droit de nous interroger sur le sens poétique à accorder au silence entourant le nom de La Fontaine dès 1705.

Malgré les apparences, il se pourrait bien que l'auteur de *The Grumbling Hive* tente de préserver une partie de l'héritage des *Fables*. Mandeville caractérise en effet le style de La Fontaine par les notions de « facilité » et de « familiarité » ainsi que le rappelle le titre de son premier recueil : *Some fables after the easie and familiar method of Monsieur de La Fontaine*. Cette manière d'écrire, voire cette « méthode » pour reprendre l'expression du polémiste, est à nouveau revendiquée dans la préface de *The Grumbling Hive* :

Tout ce que je peux en dire, c'est que c'est une histoire racontée en vers faciles [*dogrel*], que, sans le moindre dessein de faire de l'esprit, j'ai essayé d'écrire, d'une manière aussi aisée et familière que je l'ai pu²².

Dans la poésie anglaise, *doggerel* renvoie à une versification à connotation burlesque et caractérisée par l'irrégularité du rythme et des rimes. Il n'est pas impossible que son usage dans *The Grumbling Hive* soit un moyen pour le traducteur des *Fables* d'approcher l'effet des vers légers et irréguliers de La Fontaine. Il est en revanche plus certain que le tour employé par Mandeville dans son célèbre apologue correspond à l'image qu'il se fait du style de son modèle. La préface d'*Æsop dress'd* qualifie l'écriture du fabuliste français en des termes proches de la préface de *The Fable of the Bees* :

J'ai écrit des fables versifiées, d'après la manière familière d'un grand homme de la France, Monsieur de La Fontaine. [...] et je me suis efforcé de les rendre libres et naturelles²³.

Cette « méthode » manifeste la volonté de Mandeville de rendre son récit plaisant et

semble cohérente avec l'anticipation de l'amusement du lecteur :

Si vous me demandez pourquoi j'ai fait tout ceci, pour le profit de qui, et quel bien feront ces idées, à vrai dire, sauf l'amusement du lecteur, je crois qu'elles n'en feront pas du tout²⁴.

L'autre moyen employé par l'auteur de *The Fable of the Bees* pour divertir son lecteur, c'est la pratique de la satire sociale, comme il le rappelle dans sa préface :

Si donc on trouve dans les lignes qui suivent une *satire* des différents métiers et professions et de presque tous les degrés et conditions, cette *satire* ne cherche pas à attaquer [ni] à viser personne en particulier²⁵...

Dans ce type d'écriture, Mandeville n'en est alors certainement pas à son coup d'essai : en 1703 est publié *The Pamphleteers. A Satyr*, texte anonyme que la critique lui a depuis attribué²⁶. La Fontaine n'emploie pas le terme de « satire » pour qualifier ses fictions, mais l'on reconnaît un aveu de ce penchant dans les vers célèbres de la fable « Le Bûcheron et Mercure » :

Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule²⁷.

21. En 1703, l'insertion du nom de La Fontaine dans le titre, comme le sera sans doute celui d'Ésope l'année suivante, porte en elle une évidente dimension publicitaire. En 1704, la paternité de l'ouvrage est assumée par Mandeville : le nom du fabuliste français n'est alors cité que dans la préface.

22. « *All I can say of the mis, that they are a Story told in Dogrel, which without the least design of being Witty, I have endeavour'd to do in as easy and familiar a manner as I was able* » (p. V).

23. « *I have writ some Fables in Verse, after the Familiar Way of a Great Man in France, Monsieur de La Fontaine. I (...) endeavour'd to make 'em free and natural* » (p. III-IV).

24. « *If you ask me why I have done all this, cui bono ? And what Good these Notions will produce ; truly besides the Reader's Diversion, I believe none at all* » (p. VI).

25. « *The Satyr therefore to be met with in the following Lines upon the several Professions and Callings, and almost every Degree and Station of People, was not made to injure and point to particular Persons...* » (p. VI).

26. Cette publication satirique a pu lui être inspirée par sa lecture attentive de Scarron, attestée par sa traduction de *La Gigantomachie* la même année.

27. La Fontaine, « Le Bûcheron et Mercure », dans *Fables choisies, mises en vers*, V, 1, Paris, D. Thierry / C. Barbin, 1668, éd. J.-P. Collinet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 177.

Néanmoins, l'art de la satire constitue-t-il une des caractéristiques de la « méthode de Monsieur de La Fontaine » selon Mandeville ? Dans sa préface, il reste muet sur ce point et, malheureusement, le lecteur demeure privé d'un véritable (et cocasse) « discours de la méthode » lafontainienne. Pour autant, nul doute que dans les *Fables* le poète français s'adonne à la satire, non sans ambiguïté²⁸, à l'instar de Mandeville : celle-ci est donc bel et bien goûtée et pratiquée par nos deux fabulistes. Lecteurs des satiristes antiques et modernes, nos deux auteurs révèlent à leur tour les travers et les vices de certaines professions et institutions. Dans l'apologue anglais, c'est principalement la première partie du récit qui permet à Mandeville de décrire d'abord une société pervertie pour mieux ménager ensuite la surprise du bel ordre et du bien public résultant des interactions entre les différents « fripons²⁹ ». Le polémiste esquisse ce tableau paradoxal dès la préface :

Pour ceci je commence par passer rapidement sur les fautes et les corruptions dont on accuse généralement les différents métiers et professions. Après quoi je montre ce que sont précisément ces vices des individus qu'un gouvernement adroit a fait servir à la grandeur et au bonheur terrestre du tout³⁰.

Quelques exemples dans la suite de cette étude étayeront ce goût commun pour la satire, mais aussi la perpétuation au sein de l'apologue anglais de thèmes lafontainiens que l'auteur des *Fables* avait lui-même pu imiter des satiristes anciens et modernes. Ce qui est déjà manifeste, c'est que Mandeville s'inscrit par là dans cette longue tradition d'un usage satirique de l'apologue qui avait fait en premier lieu le succès de Phèdre. Mais l'originalité de la fable anglaise est que, loin de vouloir corriger les mœurs vicieuses, sa morale tend à préserver l'ordre perverti des choses dans l'intérêt du bien public. Une telle ambivalence quant aux vices ne pouvait être tolérée par une partie du public. Le scandale suscita comme l'on sait de multiples attaques. Contrairement à ce qu'affirmait avec plus ou moins de bonne foi Mandeville, *The Grumbling Hive* n'avait alors plus rien d'une bagatelle. Le contexte devenait favorable à une écriture plus

didactique et pamphlétaire que Mandeville allait adopter afin de répondre de front à ses nombreux détracteurs.

Ce passage d'une poétique ménageant encore une place de choix à l'implicite, au divertissement, au plaisir du récit à une autre promouvant une argumentation plus explicite, oscillant souvent entre le pamphlet et la prose philosophique, nous pensons le déceler bien avant la publication de *The Fable of the Bees* en 1714. La tentation d'une pratique utilitaire et didactique de la fable entravait en effet toute tentative d'imitation rigoureuse de La Fontaine. Tout se passe comme si l'allégresse de l'instruction provocante, de la transmission d'une nouvelle syntaxe politique avait pris le pas sur le plaisir du conte.

28. Voir par exemple l'article « *J'oppose quelquefois, par une double image...* » *Le style satirique des Fables* », dans Jürgen Grimm, *Le Pouvoir des fables. Études lafontainiennes. I*, Paris/Seattle/Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, « Biblio 17 », 1994, p. 245-259. Et, plus récemment, sur le rapport aux *Fables* de Phèdre, modèle de la fable satirique, dans la genèse des *Fables choisies, mises en vers* : Boris Donné, « La Fontaine et l'invention des Fables », dans J.-M. Boivin, J. Cerquiglini-Toulet et L. Harf-Lancner (dir.), *Les Fables avant La Fontaine. Actes du colloque international (Paris, 7-9 juin 2007)*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises », 2011, p. 453-476.

29. La seconde partie de l'apologue est consacrée au déclin de la ruche dont les habitants sont devenus « honnêtes ». Pourtant, comme il le rappelle prudemment dans la préface, ce ne sont pas les vertus en elles-mêmes qui font l'objet de critiques dans sa fable : « Depuis cette publication j'ai rencontré plusieurs personnes qui, se trompant de parti pris ou par ignorance sur mon dessein, ont prétendu qu'elle avait pour but de satiriser la vertu et la morale et qu'elle n'avait été écrite que pour encourager le vice. » (« *Since the first publishing of it I have met with several that either wilfully or ignorantly mistaking the Design, would have it, that the Scope of it was a Satyr upon Virtue and Morality, and the whole wrote for the Encouragement of Vice.* », p. IV-V). En effet, ce dont se moque Mandeville, ce sont les personnes qui veulent, dans une grande nation, à la fois la vertu et la prospérité. C'est pourquoi les vertueux conséquents qui souhaiteraient vivre conformément à la simplicité des premiers temps de l'humanité semblent échapper à sa critique.

30. « *To do this, I first slightly touch upon some of the Faults and Corruptions the several Professions and Callings are generally charged with. After I shew that those very Vices of every particular Person by skilful Management, were made subservient to the Grandeur and worldly Happiness of the whole.* » (p. VII-VIII).

À rebours de l'écriture de ce dernier, dont les choix poétiques reconfigurent au sein du genre de la fable l'équilibre entre l'utile et l'agréable, entre le *docere* et le *placere* à la faveur d'un « gai savoir³¹ », Mandeville semble renouer avec le primat de l'instruction, si ce n'est l'accroître. Ses traductions se distinguaient déjà du modèle français par la séparation explicite dans de nombreuses fables du récit et de la moralité, marquée par l'insertion d'un sous-titre en grands caractères (« The Moral »), contrairement à La Fontaine qui avait choisi d'user parfois, au mieux, d'une discrète distinction strophique. Alors que certaines des imitations de Mandeville échappaient encore à ce dispositif de mise en page en 1703 et 1704, l'auteur le réintroduit dans sa « fable nouvelle », rappelant la valeur originellement didactique du genre, déjà suggérée par le choix d'une structure que le fabuliste français associait au modèle ésopeque : l'âme de l'apologue, la moralité, suit en effet son corps, c'est-à-dire le récit³². En outre, comme le remarque J. S. Shea dans son introduction d'*Æsop dress'd*, Mandeville ne parvient pas (ou ne cherche pas) toujours à rendre l'esprit de La Fontaine et choisit souvent d'explicitier ce qui, dans les *Fables*, relevait encore de l'implicite. Cette tendance explique en partie la longueur de ses traductions. De cette façon, l'écriture de Mandeville révélait déjà une forme d'incompatibilité avec deux qualités complémentaires des apologues de La Fontaine : l'art de l'insinuation et la brièveté.

Une analyse des « seuils » peut confirmer cette inflexion vers une écriture plus didactique. Contrairement aux *Fables* de La Fontaine et à leur traduction en langue anglaise, la première édition de *The Grumbling Hive* se signalait déjà par l'usage d'un sous-titre, *or Knaves turn'd Honest* (« ou les coquins devenus honnêtes »), dont le but premier était probablement de piquer la curiosité du lecteur en donnant un avant-goût de l'intrigue. En 1714, Mandeville donne un tour plus didactique aux « seuils » de son ouvrage. Inséré désormais dans un recueil marqué par une certaine diversité générique, introduit par une préface, l'apologue précède un essai et des remarques qui

justifient les passages polémiques, éclairent les vers paradoxaux et explicitent les fondements anthropologiques et politiques de *The Grumbling Hive*³³. L'histoire de la ruche mécontente est alors affublée d'une deuxième dénomination à la fois plus générale et plus générique, dont le sous-titre prend l'allure d'un aphorisme provocateur : *THE FABLE OF THE BEES : OR, Private Vices Publick Benefits*. S'ensuit une vague description du contenu de l'ouvrage qui permet surtout à l'auteur d'accentuer la valeur argumentative d'un recueil orienté vers la démonstration de l'apparent paradoxe érigé en sous-titre :

Contenant plusieurs discours qui montrent que les défauts des hommes, dans l'humanité dépravée, peuvent être utilisés à l'avantage de la société civile, et qu'on peut leur faire tenir la place des vertus morales. *Lux e tenebris*³⁴.

Ainsi la description du contenu de l'ouvrage est un moyen pour l'auteur de proposer une reformu-

31. Patrick Dandrey, *La Fabrique des Fables ; suivi de Pour lire et comprendre (enfin ?) "La Cigale et la Fourmi"*, 2^e éd., Paris, Klincksieck, « Série Littérature », 2010.

32. « L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. [...] Du temps d'Ésope la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours en suite. » (La Fontaine, « Préface », *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 9).

33. Cette continuité entre ces trois ensembles semble suggérée par la table des matières de 1714 qui fragmente la totalité de l'ouvrage en une multiplicité de sujets sans distinction générique : B. Mandeville, *The Fable of the Bees : or Private Vices Publick Benefits*, Londres, J. Roberts, 1714, p. 15-23. La cohérence de l'ensemble est à nouveau suggérée dans l'introduction qui précède *An Enquiry into the origin of moral virtue* : « Mais puisqu'il s'y trouve quelques passages qui peuvent sembler des paradoxes, j'ai promis dans la préface quelques remarques explicatives ; et pour les rendre plus utiles, j'ai cru bon de rechercher comment l'homme, sans acquérir de meilleures qualités, pourrait pourtant grâce à ses imperfections mêmes, apprendre à distinguer entre la vertu et le vice. » (« *But there being some Passages in it ; which to render more useful, I have thought fit to enquire, how Man, no better qualify'd, might yet by his own Imperfections be taught to distinguish between Virtue and Vice (...)* » B. Mandeville, « The Introduction », *The Fable of the Bees...*, Londres, J. Tonson, 1732, p. 26).

34. « *Containing several discourses, to demonstrate, that human frailties, during the degeneracy of mankind, may be turn'd to the advantage of the civil society and made to supply, the place of moral virtues. Lux e tenebris.* »

lation moins synthétique de ce paradoxe qui érige les vices privés en bénéfiques publics.

Enfin, Mandeville complète sa fable par vingt remarques publiées dès 1714 dans le même volume que *The Grumbling Hive*, prétendant de la sorte atténuer la nocivité de son ouvrage³⁵. Celles-ci se rapportent toutes à des passages précis de l'apologue : la publication de 1714 introduit ainsi des appels de note lettrés au sein du poème. Tant de glose nous éloigne du fabuliste français et nous ramène plutôt du côté de certaines pratiques humanistes de la fable³⁶. Le tour didactique donné à la fable par l'imitateur de La Fontaine révèle une profonde différence dans l'écriture comme dans la finalité de l'apologue : au fil des publications, l'« âme » de la fable semble prendre le pas sur son « corps », au point de déborder sur le poème lui-même dans des additions successives qui, si elles ne révélaient pas de nouveaux objets d'analyse (l'éducation, par exemple), pourraient être interprétées comme des excroissances de l'« âme », modulées sous différents genres de la prose d'idées (essai, remarque, dialogue)³⁷. Pourtant, la position privilégiée de *The Grumbling Hive*³⁸ dans *The Fable of the Bees* ainsi que le titre donné au recueil confèrent au poème un singulier caractère matriciel qui ne correspond à aucun usage traditionnel des fables : ni au statut de celles qui furent publiées en recueil, ni à celles insérées au sein des discours.

Si en 1705 Mandeville ne reconnaît aucune dette *explicite* sur le plan poétique à l'égard de La Fontaine, devenu en Angleterre comme en France la référence incontestée de la fable moderne, *implicitement*, l'auteur de *The Fable of the Bees* inscrit son projet dans la continuité de ses traductions de 1703 et 1704 en revendiquant la même « méthode » que celle attribuée l'année précédente à son modèle français. En pratique, la réappropriation de cette manière d'écrire ne parvient pas à reproduire la grâce et la gaieté lafontainiennes. Mais cet échec (ou ce refus ?) laisse place à une conception plus mordante de la fable et de l'ironie. De même, cette évolution qu'il confère au genre, devenu plus ample et plus didactique sous sa plume, fait de l'effacement du nom de La Fontaine un acte de lucidité : bon gré mal

gré, Mandeville échoue certes à imiter les qualités poétiques de son modèle, mais il s'offre la possibilité si ce n'est de réinventer l'apologue, au moins de laisser son empreinte dans l'évolution du genre, ce dont il avait sans doute conscience lorsqu'il s'interrogeait sur l'identité générique de son poème :

Je ne donne pas à ces quelques lignes mal assemblées le nom pompeux de poème pour faire croire au lecteur qu'il y trouvera de la poésie, mais simplement parce qu'elles sont versifiées, et que je ne sais vraiment pas quel nom leur donner ; ce n'est ni héroïque ni pastoral, ni satirique ni burlesque ni héroï-comique ; ce n'est pas assez vraisemblable pour un conte et c'est un peu trop long pour une fable³⁹.

35. « Puisque j'ai concédé le peu de profit que cette petite fantaisie a chance de produire, je me crois obligé de montrer qu'elle ne peut faire de tort à personne. Car ce qu'on publie, s'il ne fait pas de bien, devrait au moins ne pas faire de mal. C'est pourquoi j'ai écrit quelques notes explicatives, auxquelles le lecteur se trouvera renvoyé dans les passages qui semblent le plus prêter à objection. » (« *Having allow'd the small Advantage this little Whim is likely to produce, I think my self oblig'd to shew, that it cannot be prejudicial to any ; for what is published, if it does no good, ought at least to do no harm : In order to this I have made some Explanatory Notes, to which the Reader will find himself referr'd in those Passages that seem to be most liable to Exceptions.* », p. X).

36. On peut penser en particulier aux discours moraux de Jean Baudoin qui accompagnent la traduction des fables ésoques. Voir *Les Fables d'Ésope, traduites par P. de Boissat, illustrées de discours moraux, philosophiques et politiques, nouvelle édition où sont adjoustées les fables de Philelphe, avecque des réflexions morales et la vie d'Ésope, tirée de Planude par J. Baudoin*, Paris, A. Courbé, 1659.

37. Outre la finalité conférée au genre, on pourrait relever d'autres différences poétiques entre les deux auteurs en soulignant, par exemple, le peu d'effets dramatiques ou stylistiques que Mandeville tire du zoomorphisme contrairement à son aîné : hormis la symbolique de l'abeille, plutôt attendue pour un tel sujet, les caractéristiques animales des personnages semblent en réalité assez secondaires pour l'auteur de *The Fable of the Bees*.

38. Du vivant de l'auteur, *The Grumbling Hive* sera le texte liminaire de toutes les éditions de *The Fable of the Bees*.

39. « *I do not dignify these few loose Lines with the Name of Poem, that I would have the Reader expect any poetry in them, but barely because they are Rhime, and I am in reality puzzled what Name to give them ; for they are neither Heroick nor Pastoral, Satyr, Burlesque, no Heroicomick ; to be a Tale they want Probability, and the whole is rather too long for a Fable. All I can say of the mis, that they are a Story in Dogrel, which without the least design of being Witty, I have endeavour'd to do in as easy and familiar a manner as I was able : The Reader shall be welcome to call them what he pleases.* » (p. V).

Que Mandeville joue avec les frontières et les contraintes de la fable, il n’y a là rien que de naturel pour un genre qui a fait preuve au fil des siècles de sa plasticité⁴⁰. Que cet admirateur de La Fontaine refuse le statut de fable à son récit en raison de sa longueur, on s’en étonne davantage : le poème n’est finalement pas plus long que « Les Filles de Minée » (XII, 28)⁴¹. Mais le médecin londonien ne doit-il pas également ce flottement générique au sujet même qu’il s’est fixé ? Le modèle de l’apologue ésope, voire celui plus souple de la fable lafontainienne étaient-ils compatibles avec le projet d’une description non plus kaléidoscopique, mais totalisatrice et cohérente du fonctionnement économique global d’une société ?

Dans son introduction à *Æsop dress’d*, Shea affirme que le choix des fables traduites en 1703 et 1704, loin d’être gratuit, répondait sans doute à une logique anthropologique plus ou moins définie, qui préfigurait la description de la nature humaine proposée dans *The Fable of the Bees*⁴². Dès lors, il apparaît que Mandeville n’a pas choisi le genre de la fable simplement par goût pour les « exercices de style », mais aussi, probablement, pour l’image de l’homme que les recueils d’apologues avaient pu et qu’ils pouvaient encore transmettre à travers les siècles. Au-delà des convergences poétiques, la pratique d’un même genre marqué par l’analogie entre l’homme et l’animal ainsi que la reprise des *topoi* satiriques nous invitent à nous interroger sur la possibilité d’un fond anthropologique commun entre les *Fables* et *The Grumbling Hive*. De fait, le recueil de La Fontaine constituait un trésor de sagesse dans lequel l’auteur de *The Fable of the Bees* a bien pu puiser. Mais en articulant de manière neuve morale et économie au sein de l’apologue, seul Mandeville a accompli la réinvention de ce sous-genre qu’est la fable économique.

L’histoire littéraire des dernières décennies a été particulièrement attentive aux rapports entre la littérature du xvii^e siècle et l’anthropologie morale et politique. C’est dans ce contexte que Jean Lafond, discutant entre autres un article pionnier de Marcel Raymond⁴³, a rappelé

que Mandeville constituait un point de bascule de la pensée morale, entre l’augustinisme de Port-Royal et l’utilitarisme économique d’Adam Smith. Six ans plus tard, dans une perspective plus vaste, Jean Rohou publia *Le xvii^e siècle, une révolution de la condition humaine*, ouvrage dans lequel il tentait de démontrer que la littérature française du « siècle de Louis XIV », et particulièrement la veine « pessimiste » des auteurs consacrés du classicisme, permettait d’observer la lente émergence d’un individualisme soucieux des réalités matérielles et fondamentalement contraire à la conception holiste et idéaliste de l’homme qui prévalait selon ce critique jusqu’au xvi^e siècle. Pour Jean Rohou, les *Fables* de La Fontaine occupent une place ambiguë dans cette « révolution anthropologique », entre la représentation du déchaînement des appétits et le refus de considérer les avantages du « trafic⁴⁴ ». La filiation entre ce dernier et Mandeville mérite donc d’être interrogée également du point de vue de leur anthropologie. En effet, s’il faut peut-être

40. Voir Patrick Dandrey, « Présentation », *Les fables avant La Fontaine...*, op. cit., p. 9-44. Mais aussi Antoine Biscéré, « Jean de La Fontaine et la fable ésope. Genèse et généalogie d’une filiation ambiguë », thèse soutenue à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université le 29 novembre 2018.

41. 433 vers pour *The Grumbling Hive* contre 562 pour l’avant-dernière fable du douzième livre de La Fontaine.

42. « Il n’est pas surprenant que nombre des fables que Mandeville ait choisi de traduire anticipent les thèmes de son grand ouvrage. Parmi celles-ci, on trouve “The Milk Woman”, sur l’auto-flatterie du songe égoïste ; “The Frogs Asking for a King”, sur l’instabilité des désirs humains ; “The Wolves and the Sheep”, sur l’aveuglement politique ; “Hands, Feet, and Belly”, sur l’interdépendance sociale ; et “The Lyon Grown Old”, sur l’ultime coup porté à l’orgueil. » (« *It is not surprising that many of the fables which Mandeville chose to translate anticipate the themes of his great work. Among these are “The Milk Woman,” on the self-flattery of the egoistic dream; “The Frogs asking for a King”, on the instability of human desires ; “The Wolves and the Sheep,” on political self-deception ; “Hands, Feet, and Belly,” on social interdependence ; and “The Lyon grown Old”, on the ultimate blow to pride.* », J. S. Shea, « Introduction » dans Bernard Mandeville, *Æsop dress’d...*, op. cit., p. IX).

43. Marcel Raymond, « Du jansénisme à la morale de l’intérêt », *Mercure de France*, vol. CCCXXX, juin 1957, p. 238-255.

44. Jean Rohou, *Le xvii^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Seuil, 2002, p. 422-429.

se garder de réduire la pensée des deux fabulistes à une certaine forme de pessimisme augustinien, rappelons que dans les deux ouvrages qui nous intéressent, les auteurs insistent sur la puissance des passions en général. Et parmi celles qui les occupent le plus, nous pourrions distinguer celles qui ont trait à l'estime de soi, l'orgueil et la vanité, et celle qui concerne la conservation et l'accumulation des biens, c'est-à-dire l'avarice entendue au sens large.

Mandeville fait de l'hypocrisie l'une des principales cibles de sa satire : si sa fable doit avoir un but, c'est bien de persuader ses lecteurs de l'incohérence des prêcheurs de vertu incapables de reconnaître les bénéfices du vice ou d'appliquer leurs propres principes, ce dont témoigne aussi bien la préface que le commentaire ironique du narrateur qui suit la plainte des abeilles mécontentes :

Et chacun criait : « À bas les fripons ! »
Et, bien que connaissant sa propre friponnerie,
En autrui cruellement l'excluait⁴⁵.

Il est possible que, dans ce passage, Mandeville marche sciemment dans le sillage des *Maximes* de La Rochefoucauld, à l'instar de La Fontaine qui affirmait dans sa réécriture de l'allégorie antique de la besace que « Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous, / Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes⁴⁶ ». Néanmoins, l'auteur de *The Fable of the Bees* lève une ambiguïté suggérée par les vers du fabuliste français cités ci-dessus⁴⁷ : contrairement aux personnages de ce dernier, les abeilles semblent bien conscientes d'une partie au moins de leurs travers. Cette hypocrisie générale caractéristique de la ruche avant l'intervention de Jupiter est, comme nous l'apprend l'essai qui suit la fable, le fruit d'une éducation fondée sur la honte et la dissimulation de l'orgueil qui, tout en contenant les excès dangereux d'une nature égoïste, rend les abeilles propres à la vie en société⁴⁸. Le regard que porte La Fontaine sur la nature humaine rejoint celui de Mandeville par son effort de lucidité. Ainsi nombreux sont les récits des *Fables* mettant en scène des personnages vaniteux, de la célèbre grenouille⁴⁹ du livre I à la femme de Belphégor, Madame Honesta (XII, 27), au point que le poète n'hésite pas à faire

de la vanité un des traits du caractère français dans « Le Rat et l'éléphant⁵⁰ ». La Fontaine semble ailleurs balancer entre le regret et l'espoir d'une société choisie et retirée, juste et pacifique ; mais la pensée qu'éveille cette inclination au songe n'est ni nécessairement, ni complètement contradictoire avec le pessimisme de Mandeville. Pour ce dernier, la société vertueuse n'est possible que si elle se maintient dans une taille réduite, à l'abri des menaces ennemies⁵¹. Seulement l'auteur des *Fables* persiste à préserver par des enclaves lyriques ces îlots d'utopie perdus au milieu d'un océan de vices.

Aux côtés de l'orgueil et de la vanité, les deux ouvrages accordent dans leur anthropologie une place centrale au désir d'accumulation. Faut-il s'en étonner ? Dans la tradition théologique, l'orgueil n'était pas pensé isolément, mais formait un couple avec la cupidité (ou l'avarice),

45. « *While every one cry'd, Damn the Cheats, / And would, tho' conscious of his own, / In others barb'rously bear none.* » (p. 12).

46. La Fontaine, « La Besace », I, 7, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 39.

47. Il y a en effet une contradiction à définir l'homme comme un être incapable de percevoir ses imperfections et, dans le même temps, révéler une tendance au pardon qui implique nécessairement une certaine forme de lucidité vis-à-vis du caractère immoral des actes pardonnés.

48. B. Mandeville, *An Enquiry into the Origin of Moral Virtue*, dans *The Fable of the Bees*, Londres, J. Tonson, 1732, p. 27-44.

49. La Fontaine, « La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf », I, 3, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 33.

50. « Se croire un personnage est fort commun en France. / On y fait l'homme d'importance, / Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois : / C'est proprement le mal françois : / La sottise vanité nous est particulière. » (« Le Rat et l'Éléphant », VIII, 15, *ibid.*, p. 317-318).

51. C'est cette ambivalence qui est souvent sous-estimée chez ceux qui ne veulent prêter attention qu'à l'aphorisme qui fait office de sous-titre. Il est vrai que Mandeville, dans la remarque O, prétend que ses concitoyens sont sans doute tous des fripons. Mais la deuxième moitié de la fable, quant à elle, témoigne de la possibilité théorique d'une société vertueuse à condition que celle-ci réponde à certaines contraintes telles que la pauvreté, la population réduite et l'isolement. Que Mandeville nous fasse comprendre que la nature humaine est en général trop faible pour accepter un retour à de telles contraintes et qu'il ait été contraint à la suite de *The Grumbling Hive* de justifier le rapport entre vices et bonheur matériel, cela renforce évidemment l'ambiguïté de *The Fable of the Bees*.

lequel permettait d'expliquer le mal dont se rend coupable l'être humain. Ainsi Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique* distingue-t-il dans l'une de ses questions l'orgueil comme *commencement* de tous maux⁵², dans l'ordre d'intention, et la cupidité comme *racine* de tous maux, dans l'ordre d'exécution⁵³. On retrouve les traces de cet héritage théologique sur les passions dans une citation inavouée de la première lettre de saint Paul à Timothée⁵⁴ où Mandeville rappelle que l'avarice est « la racine des tous les maux⁵⁵ ». C'est d'ailleurs le vice qui est le plus fréquent dans le tableau de la société qu'il propose dans la première partie de la fable. Médecins, juristes, prêtres ou encore militaires : toutes ces personnes qui devraient contribuer au bien de la « ruche » se trouvent être animées par la cupidité. La primauté qu'accorde l'auteur de *The Fable of the Bees* à l'avarice dans l'ordre des vices n'est pas une rupture par rapport à La Fontaine, bien au contraire. Dans « Belphégor », ce dernier érige le désir d'argent en « premier mobile » de l'humanité :

Je l'ai jà dit, et le redis encor ;
Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent et que l'or⁵⁶.

Si de nombreuses représentations sociales sont communes à *The Grumbling Hive*, au recueil de La Fontaine, mais aussi à la tradition satirique gréco-latines⁵⁷, les livres VII à XII des *Fables* constituent cependant l'une des critiques les plus vigoureuses sous le règne de Louis XIV de cette « fureur d'accumuler⁵⁸ » qui a transformé la Cité en une forme de société concurrentielle où, comme le montre le « Discours à M. le duc de La Rochefoucauld », l'intérêt règne en maître⁵⁹. Malgré cette attention commune portée à l'avarice, Mandeville se pose plutôt en observateur tantôt impartial, tantôt amusé des causes et effets de la cupidité quand La Fontaine semble beaucoup plus amer à son égard. Pour le premier, cette passion est à l'origine de la puissance politique : dans la remarque T, il remarque en effet qu'aucune société ne peut se hisser au rang de riche et puissant royaume, ou, s'y étant hissée, demeurer longtemps ainsi, sans les vices humains⁶⁰.

52. « *Initium omnis peccati superbia* » (Ecclésiaste, 10, 15).

53. « Il faut bien se rendre compte, en effet, que dans les actes volontaires, comme sont les péchés, il y a deux choses, l'ordre d'intention et l'ordre d'exécution. Dans l'ordre d'intention c'est la fin qui est le principe, ainsi que nous l'avons maintes fois répété. Or la fin de l'homme dans la poursuite de tous les biens de ce monde, c'est d'obtenir par ce moyen-là une certaine singularité de perfection, une excellence. Aussi à cet égard l'orgueil, qui est la recherche de l'excellence, est supposé le commencement de tout péché. Mais dans l'ordre d'exécution, ce qu'il y a de premier c'est ce qui fournit le bon moyen de contenter tous les mauvais désirs, ce qui est comme une racine nourricière, à savoir : les richesses. » (« *Considerandum est enim quod in actibus voluntariis, cuiusmodi sunt peccata, duplex ordo invenitur : scilicet intentionis, et executionis. In primo quidem ordine, habet rationem principii finis, ut supra multoties dictum est [cf. qu. I, art. I, ad I]. Finis autem in omnibus bonis temporalibus acquirendis, est ut homo per illa quamdam perfectionem et excellentiam habeat. Et ideo in hac parte superbia, quæ est appetitus excellentiæ, ponitur initium omnis peccati. Sed ex parte executionis, est primum illud quod præbet opportunitatem adimplendi omnia desideria peccati, quod habet rationem radicis, scilicet divitiæ.* »), Thomas d'Aquin, *Summa theologica*, 1a-2ae, 84, trad. R. Bernard, Paris/Tournai/Rome, Société saint Jean l'Évangéliste/Desclée & cie, 1930, p. 117-118.

54. « *radix enim omnium malorum est cupiditas* » (Paul, Première épître à Timothée, 6, 10). Dans l'article 1 de la question 84 de la 1a 2ae, Thomas d'Aquin explique que l'Apôtre entend *cupiditas* dans le sens du désir immodéré des richesses, soit l'un des sens du mot « avarice » durant la première modernité. Ce type de cupidité est la racine de tous les maux car, selon le théologien, la possession de richesses permet d'acquiescer d'autres biens temporels et périssables et, tout en le tentant davantage, offre la possibilité à l'homme de perpétrer d'autres péchés.

55. « *The Root of Evil, Avarice...* » (p. 10).

56. La Fontaine, « Belphégor », XII, 27, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 516.

57. Pour la satire des mondes médical et judiciaire dans les *Fables*, nous pouvons citer ce passage significatif : « Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade, / Il faut des médecins, il faut des avocats. / Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas ; / Les honneurs et le gain, tout me le persuade. » (« Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire », XII, 29, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 537). L'avidité des médecins était un topos de la littérature satirique. À titre d'exemple, voir la désapprobation suscitée par les honoraires médicaux dans la Rome du 1^{er} siècle dans Gervais Alice, « Que pensait-on des médecins dans l'ancienne Rome ? », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 1964, p. 197-231.

58. « Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux / Regardent comme un point / tous les bienfaits des Dieux, / Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ? » (« Le Loup et le Chasseur », VIII, 27, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 340).

59. « Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire, / À gens de tous métiers en fait tout autant faire. » (« Discours à M. le duc de La Rochefoucauld », X, 14, *op. cit.*, p. 419). Sur cet aspect de l'œuvre du fabuliste français, voir Jean Rohou, *op. cit.*, p. 422-424.

C'est ce dont témoigne le déclin suscité par le retournement moral qui transforme les « coquins » en « honnêtes gens » : devenu vertueux, le peuple butineur connaît une véritable crise économique et démographique qui le rend vulnérable, à la merci de ses ennemis. La différence de ton n'empêche pas La Fontaine de proposer des réflexions analogues. Sans aller aussi loin dans l'analyse des effets, le « paysan du Danube » suggère ainsi que l'avidité, aidée certes par la violence, l'adresse et le courage, est une condition de la puissance :

Qu'avez-vous appris aux Germaines ?
Ils ont l'adresse et le courage ;
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité⁶¹.

Ces quelques rapprochements n'ont pas pour but de rabattre l'anthropologie de Mandeville sur celle de La Fontaine, ou inversement. Notre optique serait trompeuse si elle taisait les nuances et les écarts que nous ne pouvons ici qu'effleurer. Dans le cadre limité de cet article, contentons-nous de rappeler que, outre le rapport plus ambigu de Mandeville à l'épicurisme⁶², l'anatomie morale et politique⁶³ caractérise davantage l'écriture du premier que celle du second qui est plus allusive et fragmentaire. La convergence anthropologique entre *The Grumbling Hive* et les *Fables choisies*, mises en vers demeure partielle. Tout en faisant douter son lecteur de la possibilité d'un bonheur simple et d'une amitié désintéressée, l'apologue de Mandeville accentue et concentre en un seul récit une grande partie des vices dénoncés dans le recueil lafontainien. Néanmoins, on sait que, dans *The Fable of the Bees*, le mal est aussi envisagé dans son aspect économique : c'est le cas non seulement pour l'avarice bien sûr, mais aussi pour l'orgueil et la vanité dont on découvre qu'ils sont des catalyseurs du commerce.

Mandeville doit moins sa postérité à l'affirmation qu'une société d'individus intéressés pouvait constituer « un si bel ordre » qu'à la démonstration paroxystique et l'application économique d'un tel principe. Sur ce dernier point, La Fontaine peut-il faire figure de précurseur ? Mandeville a été perçu comme un annonciateur des libéraux en général

et d'Adam Smith en particulier, notamment par Karl Marx ou Friedrich Hayek, qui le considérait comme un maître à penser⁶⁴, tandis que le poète français, lui, n'a pas suscité beaucoup d'intérêt chez les économistes jusqu'aujourd'hui⁶⁵.

Pourtant, lorsque l'on y regarde de plus près, quelques idées économiques que développeront Mandeville et les futurs « économistes » du XVIII^e siècle sont déjà semées dans

60. « [...] *no Society can be rais'd into such a rich and mighty Kingdom, or so rais'd, subsist in their Wealth and Power for any considerable Time, without the Vices of Man.* » (Bernard Mandeville, « Remark (T.) », dans *The Fable of the Bees...*, op. cit., p. 255).

61. La Fontaine, « *Le Paysan du Danube* », XI, 7, dans *Fables choisies...*, op. cit., p. 439.

62. Dans *Self-interest before Adam Smith*, Pierre Force rappelle que les deux grandes traditions interprétatives de Mandeville ont fait de ce dernier soit un épicurien soit un augustinien (op. cit., p. 48).

63. Cette image, bien naturelle pour un médecin, n'est pas gratuite. Il l'emploie dès la préface de *The Fable of the Bees* : « De même que ceux qui étudient l'anatomie des cadavres voient que les organes principaux et les ressorts les plus fins qui sont le plus directement nécessaires au mouvement de notre machine, ce ne sont pas les os durs, les muscles et les nerfs puissants, [...] de même ceux qui examinent la nature de l'homme, abstraction faite de l'artifice et de l'éducation, remarquent que ce qui fait de lui un animal sociable, ce n'est pas son désir d'être en compagnie, sa bonté, sa pitié, son amabilité et autres grâces et ornements extérieurs, mais que ce sont ses qualités les plus ignobles et les plus abominables [...] » (« [...] *and as those that study the Anatomy of Dead Carcases may see, that the chief Organs and nicest Springs more immediately required to continue the Motion of our Machine, are not hard Bones, strong Muscles and Nerves, [...] so they that examine into the Nature of Man, abstract from Art and Education, may observe, that what renders him a Sociable animal, consists not in his desire of Company, Good-nature, Pity, Affability, and other Graces of a fair Outside ; but that his vilest and most hateful Qualities* » (p. III-IV).

64. Friedrich Hayek, « Lecture on a master mind : Dr. Bernard Mandeville » : conférence publiée une première fois en 1966 (*Proceedings of the British Academy*, 1966, vol. 52, p. 125-141), réimprimée dans *New Studies in Philosophy, Politics Economics and the History of Ideas*, London, Routledge and Kegan, p. 249-266. Sur l'estime de Smith et de Marx pour Mandeville : voir Christian Laval, « Les abeilles de Mandeville », *Temporel*, n° 9, avril 2010. URL : <http://temporel.fr/Les-abeilles-de-Mandeville-par> (dernière consultation le 13 février 2019).

65. On peut noter toutefois la conférence d'un juriste du XIX^e siècle qui proposa une lecture économique de La Fontaine : Gustave Boissonade, *La Fontaine économiste, conférence publique et gratuite faite à la Faculté de droit de Paris, le 11 février 1872*, Paris, Guillaumin, 1872.

les *Fables*. C'est notamment le cas de l'effet bénéfique du luxe. Certes cette notion n'a peut-être pas exactement la même signification pour les deux auteurs. Dans un célèbre passage de la remarque L, Mandeville définit radicalement le luxe (*luxury*) comme « tout ce qui n'est pas immédiatement nécessaire à la subsistance de l'homme en tant qu'être vivant⁶⁶ ». La Fontaine écrit à une époque et dans un pays où cette idée reste associée à la superfluité, mais relativement à la personne et à son rang : ainsi, il « se définit comme une réalité non pas statique et arithmétique, mais dynamique et géométrique, relevant d'une logique de la proportion⁶⁷ ». Malgré cet écart, pouvons-nous faire dialoguer nos deux fabulistes à ce sujet ? Sans doute, si nous gardons pour cela le dénominateur commun, à savoir l'idée d'une dépense superflue. Dans *The Grumbling Hive*, le luxe est perçu comme un phénomène qui, associé au dérèglement des passions, crée de l'activité économique :

[...] tandis que le luxe
Donnait du travail à un million de pauvres gens,
Et l'odieux orgueil à un million d'autres.
L'envie elle-même, et la vanité,
Étaient serviteurs de l'application industrielle ;
Leur folie favorite, l'inconstance
Dans les mets, les meubles et le vêtement,
Ce vice bizarre et ridicule, devenait
Le moteur même du commerce⁶⁸.

C'est pourquoi John Maynard Keynes pensera y voir un précurseur de sa théorie économique : pour soutenir la croissance, et ainsi faire baisser le taux de chômage, il faudrait d'abord que la population dépense.

Pour sa part, La Fontaine évoque d'abord le luxe et ses conséquences à l'échelle individuelle. Ainsi, la fable « L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune » (VII, 13) raconte l'aventure d'un « trafiquant » qui « par bonheur s'enrichit ». Le narrateur ne nous cache pas la cause d'une telle réussite : en effet, « le luxe et la folie enflèrent son trésor⁶⁹ ». Ce qui est perdu par l'irrationalité des uns est gagné par l'opportunisme d'un autre : logique d'un « trafic » dont La Fontaine dénonce le caractère hasardeux. Mais la vanité des nouveaux riches a cet avantage de faire circuler la richesse : « Et mon

homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses : / Ses jours de jeûne étaient des noces⁷⁰. » Mais ce n'est qu'au cours du livre suivant, dans « L'Avantage de la science » (VIII, 19), que La Fontaine tire les conséquences macroéconomiques d'un tel comportement, ou plutôt qu'il place l'analyse des effets dans la bouche du riche bourgeois qui interpelle l'homme lettré, impécunieux donc inutile, par cette diatribe :

La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien :
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épanouit beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait : notre plaisir occupe
L'Artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
À Messieurs les gens de Finance
De méchants livres bien payés⁷¹.

La Fontaine accordait-il du crédit à l'analyse de son personnage vaniteux ? Il ne faut pas l'exclure. D'une part, Paul Pellisson proposait une observation similaire lors de la défense de Fouquet en 1661⁷². D'autre part, ce n'est pas

66. « S'il faut appeler luxe (et à strictement parler il le faut) tout ce qui n'est pas immédiatement nécessaire à la subsistance de l'homme en tant qu'être vivant, on ne trouve que du luxe au monde, même chez les sauvages tout nus » (« *If every thing is to be Luxury (as in strictness it ought) that is not immediately necessary to make Man subsist as he is a living Creature, there is nothing else to be found in the World, no not even among the naked Savages* », p. 108).

67. Patrick Dandrey, « La géométrie variable du luxe : un "curseur" dans la pensée du xviii^e siècle français », conférence donnée dans le cadre du colloque international « Contre le luxe – 16^e et 17^e siècles » (Bordeaux, 22-24 mars 2017) organisé par Élise Pavy-Guilbert et Françoise Poulet.

68. « *whilst Luxury / Employ'd a Million of the Poor, / And odious Pride a Million more / (...) Their darling Folly, Fickleness, / In Diet, Furniture and Dress, / That strange ridic'ulous Vice, was made / The very Wheel that turn'd the Trade* » (p. 10).

69. La Fontaine, « L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune », VII, 13, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 275.

70. *Loc. cit.*

71. « L'Avantage de la science », VIII, 19, *ibid.*, p. 326-327.

72. « Si leur avidité dérobe ces biens à leur patrie, leur luxe [...] les lui rend aussitôt [...]. Ce n'est point pour eux qu'ils amassent [...], c'est pour le boulanger, c'est pour le pourvoyeur, pour le marchand, pour le parfumeur, pour le bordeur, pour l'orfèvre, pour le maçon, pour l'architecte, pour le peintre, pour le doreur. », cité par Jean Rohou, *op. cit.*, p. 354.

tant la pertinence de ce raisonnement économique qui est remis en cause dans la fable que le fait de juger de l'intérêt public de l'homme de lettres et du bourgeois selon les mêmes critères économicistes. Le poète concevait-il donc que les vices privés pussent avoir pour conséquence des bénéfices publics et qu'une *concordia discors* fût à l'œuvre dans la société ? La Fontaine n'énonce jamais cette théorie aussi clairement, ni aussi radicalement. Néanmoins, l'ultime récit des *Fables* offre un exemple assez probant que l'idée d'un ordre spontané, ou guidé par la main divine, ne lui était peut-être pas inconnue. Dans « Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire » (XII, 29), fable dans laquelle certains critiques ont aperçu des résonances augustiniennes, c'est bien l'intérêt privé qui, selon le Solitaire, oriente les individus vers des professions qui concourent au bien public :

Il faut des médecins, il faut des avocats,
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs et le gain, tout me le persuade⁷³.

Ces vers nous confirment que la conception d'un intérêt politique et même économique de certains vices n'était pas si neuve et que Mandeville a surtout su à la fois l'illustrer clairement par la fiction et donner un tour plus provocateur à cette théorie qui commençait sans doute à être dans l'air du temps. Il a ainsi permis à une idée encore marginale des *Fables* de devenir le cœur de la vision politique de *The Grumbling Hive*. Mais la clairvoyance du polémiste est d'avoir été encore au-delà de ce constat. Personne avant lui n'avait montré aussi radicalement l'obstacle que pouvait constituer une éthique de la vertu pour la prospérité de la nation⁷⁴. Il est donc le premier à avoir su poser de manière aussi radicale le problème fondamental des sociétés capitalistes modernes : ce schisme entre morale et économie, ou, tout du moins, le caractère en apparence irréconciliable entre les mœurs vertueuses d'une société et son développement économique.

De La Fontaine à Mandeville, si le rapport de l'économie à la fable évolue, ce n'est par conséquent peut-être pas tant sur le plan anthropologique que sur la manière de poser le problème.

Cette nouvelle façon implique elle-même un changement d'optique. L'apologue, chez le poète français, est marqué par sa dimension fragmentaire : il n'a pas pour fin de décrire le fonctionnement global d'une société, il ne propose qu'un « acte » d'une comédie beaucoup plus ample. Mandeville, quant à lui, repousse dans *The Grumbling Hive* les limites de l'apologue en tentant d'illustrer le principe qui lie les actions des habitants d'une nation opulente à l'économie (au sens d'ordre) de l'ensemble de la société. La représentation a pour fin non pas un fragment de la société, mais une totalité dynamique. Mandeville réalise dans l'ordre de la fable, ce que, d'après Michel Foucault, les différents savoirs appliquent à leur niveau à partir du XVIII^e siècle, la prise en compte de la population :

Maintenant, si l'on prend une tout autre série de domaines, [celle] de ce qu'on pourrait appeler les savoirs, on s'aperçoit – et c'est là non pas une solution que je vous propose, mais un problème – que, dans toute une série de savoirs, ce même problème de la population apparaît⁷⁵.

Quoi de plus naturel que l'image de la « ruche » pour penser ce nouveau problème ? Auparavant, dans les *Fables* de La Fontaine, l'abeille, animal économique par excellence, n'apparaissait que dans « Les Frelons et les Mouches à miel » (I, 21), « Le Cierge » (IX, 12) et le « Discours à Madame de la Sablière » : dans tous les cas,

73. La Fontaine, « Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire », XII, 29, dans *Fables choisies...*, *op. cit.*, p. 537.

74. Dans les *Essais de morale* de Pierre Nicole, d'où Mandeville a pu tirer son goût du paradoxe, la société corrompue donne l'image d'une « République de Saints ». Dans l'ordre des effets, les deux s'équivalent : « Charité et cupidité ont les mêmes effets – à condition qu'on ne restreigne pas l'analyse à une cupidité sommaire, qui suit ses premiers mouvements et ne parvient jamais à ses fins, mais qu'on considère un amour-propre éclairé » (Laurent Thirouin, « Introduction » dans Pierre Nicole, *Essais de morale*, éd. Laurent Thirouin, Paris, Les Belles Lettres, « Encre marine », 2016). Cependant, en déplaçant la réflexion dans le domaine politique, Mandeville affirme nettement qu'il ne serait pas dans l'intérêt d'une grande nation qu'elle ne soit constituée que de personnes vertueuses.

75. Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France, 1977-1978*, éd. Michel Senellart, sous la dir. de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes études » 2004, p. 78.

la ruche, lorsqu'elle était évoquée, ne constituait pas dans le recueil du fabuliste français une métaphore de la société. Dans les *Fables*, les récits posent le problème de l'économie sous l'angle de la décision individuelle : comme nous l'avons vu, les réflexions sur les agrégats, comme la production nationale, restent particulièrement marginales. La Fontaine s'en tient dans la plupart de ses apologues à une représentation d'échelle microéconomique et c'est pourquoi il intéresse les penseurs de la rationalité comme Jon Elster ou Vincent Descombes. C'est sans doute pour cela qu'il serait artificiel de chercher à faire de La Fontaine un précurseur du libéralisme économique. On connaît d'ailleurs la défiance des *Fables* à l'égard du commerce maritime⁷⁶, qui pourrait sembler tout à fait contraire au discours de *The Fable of the Bees*. D'une part, fidèle au tempérament de sa nation d'origine, Mandeville, dans plusieurs passages des *Remarks*, vante les mérites du commerce. Mais, d'autre part, si ce dernier loue le « trafic », ce n'est pas qu'il estime qu'investir dans le commerce est un placement sûr pour un individu. Tout autant que La Fontaine, il en reconnaît les risques : à nouveau, Mandeville montre que les naufrages sont en réalité bénéfiques pour la nation puisqu'ils permettent, entre autres, de soutenir l'industrie navale. Par conséquent, si Mandeville apporte sa contribution à l'évolution du genre, c'est que la fable économique devient une fiction de l'ordre social où la société est pensée comme une dynamique entretenue par les interactions entre les habitants. Le genre peut être le point de départ d'une réflexion d'ordre macroéconomique.

La fable de Mandeville change tout à fait la perspective du modèle lafontainien par l'intégration du problème de la population dans la sphère économique. Il est étonnant de voir combien le poème anglais semble en phase avec l'apparition de l'économie politique telle que la présente Foucault :

Plus précisément, prenons le cas de l'économie politique. Au fond, tant qu'il s'est agi, pour les gens qui s'occupaient de finances – puisque c'était de cela qu'il s'agissait encore au xvii^e siècle –, que de quantifier les richesses, de

mesurer leur circulation, de déterminer le rôle de la monnaie, de savoir s'il valait mieux dévaluer ou au contraire réévaluer une monnaie, tant qu'il s'agissait d'établir ou de soutenir les flux du commerce extérieur, je crois que l'« analyse économique » restait exactement au niveau de ce qu'on pourrait appeler l'analyse des richesses. En revanche, à partir du moment où on a pu faire entrer, dans le champ non seulement de la théorie, mais de la pratique économique, ce sujet nouveau, sujet-objet nouveau qu'est la population, et ceci sous ses différents aspects, aspects démographiques, mais aussi comme rôle spécifique des producteurs et des consommateurs, des propriétaires et de ceux qui ne sont pas propriétaires, de ceux qui créent du profit et de ceux qui prélèvent le profit, je crois qu'à partir du moment où, à l'intérieur de l'analyse des richesses, on a pu faire entrer le sujet-objet qu'est la population, avec tous les effets de bouleversement que ceci a pu avoir dans le champ de la réflexion et de la pratique économiques, du coup on a cessé de faire de l'analyse des richesses et on a ouvert un domaine de savoir nouveau qui est l'économie politique⁷⁷.

Ce n'est pas tant que les fables, que Mandeville traduisaient encore en 1703 et 1704, relevassent de cette « analyse des richesses » que Foucault étudie dans *Les Mots et les choses*⁷⁸. Les perspectives de La Fontaine et celles de Mandeville ne se situent pas sur le même plan en ce que l'un a pour critère l'intérêt et la prudence individuels, l'autre l'intérêt du royaume et la raison d'Etat. C'est que la fable économique de La Fontaine reste encore dominée par un paradigme, qui n'est pas l'économie politique, encore balbutiante, mais l'*œconomia*. Ce savoir développé d'Hésiode à Le Tasse, en passant par Xénophon, Aristote et Alberti, était à l'origine associé à la gestion du *paterfamilias*. Étendant dès l'Antiquité son action au-delà de la maisonnée, il est devenu aussi bien un modèle de rapport à soi (l'économie des désirs) qu'un paradigme de l'art de gouverner (le souverain

76. Voir, par exemple, cette moralité : « La Mer promet monts et merveilles ; / Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront. » (La Fontaine, « Le Berger et la Mer », IV, 2, dans *Fables choisies...*, op. cit., p. 140).

77. M. Foucault, *Sécurité, territoire, population...*, op. cit., p. 78-79.

78. *Id.*, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1990.

comme Père de ses sujets). Quel qu'en soit le cadre, cette sagesse enseigne la meilleure façon de ménager et d'ordonner les hommes ou les choses dans un but utilitaire. C'est ce paradigme-ci qui oriente encore le regard économique des *Fables*⁷⁹. On pense immédiatement à titre d'exemple emblématique à « L'Œil du maître » (IV, 21), dont la réflexion sur la vigilance du propriétaire rejoint une anecdote tirée de l'*Économique* de Xénophon et de celles du pseudo-Aristote⁸⁰. Mais l'on pourrait tout autant citer, en ce qui concerne le rapport à soi, l'invitation au « ménagement » des désirs et des passions que comporte « Le Philosophe scythe » (XII, 20). Qu'elle porte sur les hommes ou sur les biens, une même perspective gestionnaire est suggérée. Dans *The Grumbling Hive*, le *ménagement*, déplacé sur le plan politique (« *dextrous management* »), est bien évoqué dans la préface, mais il n'est jamais précisé dans l'apologue proprement dit. Et l'on rechercherait en vain, dans cette histoire de ruche, une Reine en acte. C'est l'ordre spontané de la « société civile » qui désormais dicte sa loi⁸¹.

Les indices d'imitation ou de convergence relevés précédemment sont sans doute suffisamment nombreux pour témoigner de la filiation entre *The Grumbling Hive* et les *Fables choisies, mises en vers*, tant sur le plan de l'*elocutio* que sur celui de l'*inventio*. En ce sens, les traductions de 1703 et de 1704 ont bel et bien constitué un laboratoire poétique à partir du modèle lafontainien. Néanmoins, il faut rendre justice à la double émancipation de Mandeville à l'égard de son maître. Les deux premiers recueils du polémiste lui permirent de trouver une voie propre qui place finalement la poétique de *The Grumbling Hive* à mi-chemin des fables-contes du livre XII des *Fables choisies, mises en vers* (par l'ampleur du récit et, bien sûr, le choix de cette versification irrégulière qui caractérise tous les apologues de La Fontaine) et des *Fables nouvelles* de Furetière (par la simplicité de l'écriture, l'explicitation de la morale et le souci plus affirmé des réalités socio-économiques). En outre, à l'instar de La Fontaine, mais par des moyens propres,

Mandeville parvint à transformer le genre grâce à la singulière portée philosophique qu'il lui confère et qui ouvre la voie à la politique des Lumières et, plus largement, de notre modernité, déjà éclairée par les œuvres de Hobbes, de Spinoza ou de Locke. *The Grumbling Hive* n'est pas seulement l'affirmation d'une voix singulière, mais aussi celle d'une optique nouvelle pour la fable. Pour autant, ce succès polémique de *The Fable of the Bees* signait-il le début des noces entre ce genre et l'économie politique ? Deux siècles après l'apologue libéral de Mandeville, Georges Orwell proposera certes une fable du communisme soviétique avec *Animal farm*. Trois siècles après l'apologue de Mandeville, en pleine crise économique, Yann Moulier Boutang proposera au cœur de la dernière crise financière une forme réponse au philosophe anglais

79. Le lien entre l'*œconomia* et la fable remonte au moins à Hésiode qui, dans *Les Travaux et les Jours*, avait inséré la fable du rossignol et de l'épervier.

80. Voir Aristote, *Économiques*, I, 6, 1345a, 1-5 trad. J. Tricot, Paris, J. Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 2004, p. 28. Mais aussi : Xénophon, *Économique*, trad. P. Chantraine, éd. C. Mossé, chap. XII, 20, Paris, Les Belles Lettres, « Les classiques en poche », 2008, p. 117. Sur le plan thématique, contrairement à la « ruche » de Mandeville qui donne l'impression d'être la métaphore d'un pays strictement urbain où la production agricole brille par son absence, La Fontaine ne s'interdit pas de donner parfois à ses fables des airs de *Géorgiques*, comme dans « L'Alouette et ses petits avec le maître d'un champ » (IV, 22).

81. Quelques précisions sur cette « gestion adroite » seront apportées dans le troisième dialogue en 1729. Il consiste principalement en un système d'incitations (financières ou symboliques) à la vertu qui fasse comprendre qu'il est dans l'intérêt du citoyen de la mimer. Néanmoins, cela reste sommaire, comme le remarquait déjà Albert O. Hirschman : « Souvent considéré comme un précurseur du laissez-faire, Mandeville en appelle bien au contraire, tout au long de sa *Fable des abeilles*, à l'« habile gestion de l'homme politique avisé » [*Skilful Management of the Dextrous Politician*], laquelle est à ses yeux à la fois la condition nécessaire et l'instrument indispensable de la transformation des « vices privés » en « bien public ». Mais comme il ne nous dit rien de la manière dont s'y prend, pour faire, son Politician, la nature exacte de ces prétendues mutations, paradoxales autant qu'avantageuses, reste voilée de mystère. » (*Les Passions et les Intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée*, trad. P. Andler, Paris, Presses universitaires de France, « Quadrige », 1997, p. 21).

par l'intermédiaire de la fable liminaire de son essai *L'abeille et l'économiste*⁸², dans laquelle la métaphore apicole permettra de penser le « capitalisme cognitif », nouveau paradigme économique fondé sur la pollinisation. Mais c'est avant tout par les voies poétiquement plus adaptées évidentes du théâtre et du conte au XVIII^e siècle, puis du roman au XIX^e siècle que la littérature fictionnelle se chargera d'interroger les fondements et les mutations de l'économie moderne.

Maxime JEBAR

ED « Lettres, Langues, Linguistique & Arts »

IHRIM, Université Lyon 2

-
82. « La fable du sieur Mandeville / Ne dissipa point ce gâchis / Semer le pollen fut confondu par lui / Avec une invisible main », Yann Moulrier Boutang, « La fable de l'abeille et de l'économiste », dans *L'abeille et l'économiste*, Paris, Carnets Nord, 2010, p. 14. Ouvrage cité par Martial Poirson dans « Les affinités électives entre économie et littérature », *L'Économie politique*, vol. 79, n°3, 2018, p. 8-23.